

"KOKO" et "BOBODOUMAN" Deux expressions populaires en rapport avec le ventre à Abidjan (Côte d'Ivoire).

François DENIAUD* et Mariatou KONE **

Ces deux appellations en rapport avec le bien-être corporel et la maladie sont courantes dans les conversations des gens des deux sexes en Côte d'Ivoire, y compris chez les jeunes. On peut les rencontrer parfois dans les journaux et presque toujours sur des panneaux de guérisseurs. Un pagne aurait même été surnommé "bobodouman". Faisant souvent l'objet d'explications confuses, ces expressions sont délicates à cerner. Elles relèvent de l'anatomie du corps et de la sémiologie populaire ou traditionnelle, mais que représentent-elles au juste, quelle est leur fonction, leur utilité ? D'où viennent-elles ? Essayons d'en savoir plus à partir de ce qui nous a été dit à Abidjan en 1996.

Avertissement

N'étant pas linguistes, c'est en néophytes que nous nous sommes intéressés à ces deux termes : étonnés par la fréquence de leur évocation au cours d'une recherche sur le préservatif féminin à Abidjan (1995-96), puis intéressés par le fait que ces appellations ont un rapport avec le ventre, lieu de digestion et d'élimination (fonction digestive) d'une part, lieu de procréation (fonction sexuelle et reproductive) d'autre part.

Ce texte contient beaucoup d'incertitudes et est loin de répondre à toutes les questions qu'on est en droit de se poser sur "koko" et "bobodouman". Nous espérons néanmoins que les pistes proposées susciteront les réactions et les contributions des lecteurs, et pourront être un pas vers la constitution d'un répertoire ou d'un corpus de données sur les expressions vernaculaires en matière d'anatomie humaine, de sémiologie, de traitement et de prophylaxie des maladies chez les Africains.

Méthode

Nous avons profité d'une enquête sur l'acceptabilité du préservatif féminin¹ chez des femmes à Abidjan [Deniaud et al.(1)] pour questionner certaines sur "koko" et "bobodouman". Onze femmes âgées entre 16 et 35 ans et deux hommes, âgés

* Médecin, docteur en Ethnologie, GDIS-CI (Groupe interdisciplinaire en Sciences sociales de Côte d'Ivoire) et Centre de Maladies Sexuellement Transmissibles, Hôpital Saint-Louis, Paris.

** Sociologue, IRD (Institut de Recherche pour le Développement), Abidjan.

¹ Nouvelle méthode locale en polyuréthane de prévention du VIH, des MST (maladies sexuellement transmissibles) et de contraception que la femme place dans son vagin

de 27 ans et d'environ 40 ans ont été interrogés en profondeur sur ces sujets. Neuf femmes sont originaires de Côte d'Ivoire et deux du Ghana. Nous avons aussi recherché rétrospectivement la mention de ces appellations dans nos données d'étude sur la sexualité auprès de jeunes de 15 à 30 ans entre 1991 et 1995.

Résultats

• "Koko"

Ce terme serait un vocable Akan signifiant concrètement le tubercule du taro. Toutes les personnes interrogées à ce sujet considèrent explicitement ou implicitement le "koko" comme une affection (au sens où "koko" les atteint). Le siège premier de "koko" est sans conteste l'anus. Aucune personne interrogée n'a parlé d'autres localisations sans mentionner d'abord l'anus. Elles définissent "koko" par un ou plusieurs symptômes, une ou plusieurs localisations sur le corps et avec une causalité probable.

Les symptômes constants sont la douleur et le prurit anaux. Pour certains, la signification du nom "koko" évoque le prurit anal, puisque toucher le taro provoquerait des démangeaisons. Sont-elles comprises comme étant le simple fait d'irritations cutanées par la plante ou le signe d'une transgression alimentaire, nous l'ignorons.

La mention d'apparition de bourrelets dans la région anale vient ensuite ; pour certains, le choix du terme viendrait de la similitude morphique de ces bourrelets avec les racines du taro jeune.

"... le malade est d'abord constipé. Il ne va pas régulièrement à la selle, ça c'est un signe de ce que nous on appelle le koko ici. Après, ça sort et ça fait des enflures comme des boutons, de très gros boutons sur l'anus... des gens que moi j'ai déjà vus. C'est très très douloureux." (lycéenne de 20 ans).

Lors d'un entretien de groupe, une femme reconnaît "peut-être que le koko s'annonce de différentes manières. Il y a des boules-boules, des boutons...". Une autre renchérit : "et puis ça rougit ; tu vois que la peau est sensible. Une autre ajoute : "et puis ça te fait des petits boutons comme ça, collés. En tout cas, c'est pas les boutons d'herpès." Une jeune femme la contredit en pensant justement qu'il s'agit de l'herpès. Une autre femme précise que ce n'est pas la bourbouille.

Une prostituée de 19 ans ajoute à tous ces symptômes l'hémorragie : "quand tu pisses, le sang sort, c'est koko".

Sur le panneau d'une guérisseuse dans un quartier pauvre d'Abidjan, la symp-

tomatologie de "koko" est l'émission de sang par l'anus au moment de la défécation (voir illustration 1). "Koko" y est bien différencié de la gonococcie, de "bobodouman" et de la bilharziose², tous trois représentés aussi sur le panneau.

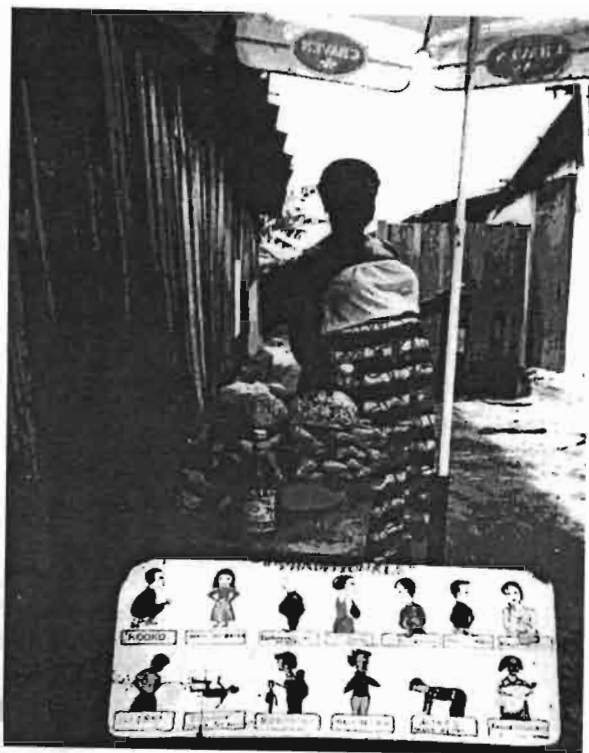


ILLUSTRATION 1 : Panneau d'une vendeuse de médicaments traditionnels dans un quartier populaire d'Abidjan.

On remarquera dans le coin supérieur gauche du panneau la mention de "koko" et l'illustration de son symptôme.

Une jeune prostituée professionnelle d'origine ghanéenne a des démangeaisons au niveau du sexe : c'est "koko" selon elle. A l'aide de son doigt, elle sent son col utérin qui est dur : c'est aussi "koko"; à l'hôpital où elle a consulté au

² La bilharziose intestinale, fréquente en Afrique, peut donner le même symptôme (rectorragie) avec un possible prolapsus rectal. Les autres signes cliniques sont des douleurs abdominales, une diarrhée, des polypes rectaux, une hypertrophie plus ou moins importante du foie et de la rate. Notons que certaines personnes interrogées à Abidjan pensent que la bilharziose est transmise sexuellement.

Ghana, on lui a dit que "koko" est à l'origine du fait qu'elle n'arrive pas à avoir d'enfants.

Une lycéenne répond "koko" quand on lui demande de citer des MST (maladies sexuellement transmissibles). D'autres jeunes pensent que "koko" est une MST qui se transmet par les rapports anaux.

Une autre localisation souvent citée est oculaire: "... c'est la même chose qui sort sur les yeux. On a l'impression que c'est des nerfs... des vaisseaux sanguins. On frotte et on frotte..." (même lycéenne citée plus haut).

Pour un jeune homme de 27 ans, "koko" est associé à des yeux rouges en permanence. Serait-ce la traduction d'une conjonctivite hémorragique, du genre de celle surnommée "Appolo"³ qui avait sévi sous forme épidémique en Côte d'Ivoire en 1990 ?

Selon la plupart des personnes interrogées, "koko" aurait donc plusieurs localisations possibles : anal, genital, oculaire, voire buccal et se présenterait sous la forme de bourrelets (anus), de petits boutons prurigineux sur la peau et les muqueuses ou de petits kystes sur la conjonctive ou sous les sourcils.

Une complication de "koko" serait le prolapsus rectal, comme l'ont décrit quelques femmes : "Il y a des enfants qui ont le rectum qui flotte". A cette évocation, une femme regrette: "on fait trop de lavements aux enfants, c'est pas normal."

Etienne l'avait déjà noté dans son étude ethnographique d'une des grandes ethnies de Côte d'Ivoire, "Les interdictions du mariage chez les Baoulés" [Etienne (2)].

La même femme poursuit : "... c'est une très mauvaise habitude que j'ai prise parce que je suis habituée à faire des lavements depuis mon enfance. Tout bébé, à une semaine, on a commencé à me faire des lavements. Je suis habituée."

Les lavements sont une pratique courante chez les enfants dans toute l'Afrique de l'Ouest et chez les adultes, mais plutôt dans les régions côtières semble-t-il. L'acte dépasse largement l'indication de constipation et est destiné à maintenir ou restaurer la santé de l'individu en administrant dans son rectum, à l'aide d'une poire ou d'un autre récipient, une décoction ou une infusion à base de plantes médicinales (voir illustration 2). Une étude menée à Bobo Dioulasso au Burkina Faso a montré que plus l'enfant était jeune, plus la fréquence des lavements était élevée, et qu'ils concouraient aussi à la régularisation de son tran-

³ Du nom de l'engin spatial américain dont le lancement avait coïncidé avec la survenue de cette épidémie de conjonctivite virale.

sit intestinal [Kanki et al. (3)].

Une autre complication de "koko" déclarée par les femmes est la stérilité. "Il paraît que (...) ça devient grave ; non seulement ça te rend stérile, ça sort aussi dans le vagin." (jeune femme sans activité, 26 ans).

L'étiologie du "koko" est moins souvent connue ou exprimée par les personnes interrogées : un chauffeur de taxi dit que la station assise prolongée ou l'ingestion de viande ou de poisson frais cause la survenue de "koko". Par quel mécanisme ? Il l'ignore. Une jeune femme sous-entend que la constipation est en cause, car elle recommande de manger très peu, "pour éviter d'aller à la selle", afin de ne pas retarder la guérison. La jeune femme prostituée déjà citée dit: "Le koko même commence dans le ventre, parce que ça vient des nourritures, comme le gombo frais⁴ ou la viande beaucoup."

Ces deux témoignages nous font penser que l'excès d'aliments ou la transgression de tabous alimentaires serait en cause dans l'apparition de "koko". Dans les causalités des diarrhées infantiles répertoriées par les auteurs de l'étude burkinabée [(3)], on trouve une consommation excessive par l'enfant de sucre, de fruits pourris, de viande cuite ou des transgressions d'interdits par la mère tels que le piétinement d'un oeuf frais ou l'acte sexuel en période post-natale.

En matière de traitement, une femme connaît une feuille pour soigner le "koko" des yeux, et des purges pour le "koko" du ventre.

Une autre jeune femme, employée de maison, souffrait de démangeaisons et s'est grattée jusqu'au sang. Sa mère lui a donné "médicament de koko" avec lequel elle s'est purgée et qu'elle a appliqué sur les plaies. Une semaine plus tard, elle était guérie semble-t-il. La prostituée ghanéenne déjà citée a pris aussi des médicaments traditionnels sous forme de purge, qui selon elle soignaient autant le "koko" anal que vaginal : pendant le lavement, elle disait sentir que la "douleur de devant" diminuait aussi.

Le "médicament de koko" est un terme couramment employé qui désigne un traitement traditionnel, à base de plantes le plus souvent, qui permet de soigner "koko", mais aussi d'autres affections de symptomatologie ou de localisation voisine. Ainsi, dans une étude menée sur les préservatifs auprès de jeunes abidjanais en 1991 [Deniaud (4)], un comptable de 24 ans qui avait un chancre mou⁵ déclare l'avoir soigné avec un "remède de koko", qu'il disait être desti-

⁴ Végétal avec lequel on prépare une sauce gluante accompagnant certains plats africains.

⁵ Maladie sexuellement transmissible fréquente en zone tropicale, se manifestant par une ou plusieurs ulcérations sur les organes génitaux avec un ganglion inguinal qui s'ulcère également. L'infection est souvent appelée "bubon" en Afrique francophone, du fait de la localisation de ce ganglion rempli de pus, souvent volumineux, qui peut évoquer le bubon pesteux. Notons qu'une hernie inguinale peut aussi être appelée (à tort) "bubon".

né aux hémorroïdes. Comme les symptômes du chancre mou n'étaient pas réapparus par la suite, il en avait déduit que ce remède pouvait prévenir la survenue des deux affections.

• "Bobodouman"⁶

Contrairement à "koko", "bobodouman" semble concerner exclusivement la femme. Selon trois femmes interrogées (toutes du groupe ethnique Akan), ce terme signifierait textuellement en Baoulé "cul de poulet", pour désigner le col de l'utérus. L'une des trois jeunes femmes dit à peu près ceci: "Si une femme fait l'amour avec un homme, quand le monsieur jouit et que ça reste au niveau de bobodouman, si ça arrive [là] où il y a le sac, que les oeufs pondent bien, c'est ça qui peut donner un bébé à une femme." La comparaison avec un "cul de poulet" provient sans doute de l'aspect ou de ce qu'on peut imaginer d'après la sensation tactile du col utérin. Pour elles donc, "bobodouman" n'est pas une maladie, bien que dans le cours de la conversation elles parlent de douleurs au niveau du périnée qui pourraient causer la stérilité. Une autre femme pense que "bobodouman" correspond au périnée de la femme.

Pour d'autres personnes, "bobodouman" est une maladie. Un gardien le décrit chez sa femme sous forme de brûlures gastro-oesophagiennes avec salivation et crachats. D'autres le mentionnent comme étant des douleurs au bas-ventre pendant les règles ou des douleurs pendant les rapports sexuels. Une étude menée dans un quartier populaire d'Abidjan en 1992 relève le "bobodouman" sous forme de plaintes des filles au sujet de coïts douloureux qui seraient en rapport, selon les auteurs avec des "cicatrices d'avortements répétés" [Djimadji (5)]. Une secrétaire croit que c'est un terme Ashanti signifiant mal ("douman") à l'anus ("bobo") ; mais elle ajoute que c'est une maladie des trompes de Fallope, correspondant au fait qu'elles seraient "renversées". Pour la soigner, elle cite des purges rectales avec des feuilles de coton et du piment ou une application anale de pommade mentholée Vicks^(R).

Pour trois étudiantes, "bobodouman" est à la fois l'utérus et les maladies qui lui sont attachées. Sur ce dernier point, l'une d'elles pense que "si on a bobodouman, on ne peut pas avoir d'enfant", car l'utérus n'est pas à sa place habituelle : il n'est pas revenu en place après un accouchement ; ou lors d'un rapport sexuel, le pénis trop volumineux pourrait l'avoir déplacé⁷.

⁶ Parfois orthographié "bobodiman".

⁷ A l'inverse, une femme ivoiro-guinéenne de 20 ans interrogée en 1991 déclarait qu'il faut éviter certaines positions sexuelles comme la "position animale" (ventre contre fesses) ainsi que les pénétrations brutales car elles risquent plus que d'autres d'être fécondantes.

On retrouve cette idée de position incorrecte de l'utérus chez une adolescente de 16 ans, sans activité, vivant dans un quartier pauvre d'Abidjan: "Quand on pénètre par derrière", ça fait mal. (...) On dit que ça provoque koko ou bobodouman, ça te donne mal au bas-ventre." Ailleurs, elle l'explique ainsi: "La position courbée [par derrière-NDLA] soulève koko ou bobodouman, car le pénis pénètre trop en profondeur." Le qualificatif "soulève" exprimerait l'idée que le mal est lié au déplacement de l'organe dont il est le siège. La secrétaire citée plus haut qui évoquait des trompes "renversées" pourrait avoir la même conception.

Selon une autre secrétaire, "bobodouman" est un terme Baoulé pour désigner le médicament indigène qui soigne les infections du bas-ventre des femmes. Comme pour "koko", on retrouve le terme sur les panneaux de guérisseurs. On le voit aussi dans un dessin humoristique du quotidien national *Fraternité-Matin* (mai 1993), ainsi que dans un journal d'audience populaire, *Mouso*⁹, qui traite de manière spectaculaire les faits divers, le monde du spectacle et accessoirement la sexualité (voir illustration 3). On peut lire dans un numéro de juillet 1995 une annonce publicitaire pour une tisane qui guérit plusieurs troubles gynécologiques, parmi lesquels le "bobodouman", présenté comme une "descente de la matrice".

Une standardiste de 26 ans cite l'expression "bobodouman est descendu", quand une femme sent avec son doigt le col utérin un peu prolabé.

On retrouve cette notion de prolapsus utérin chez un des deux hommes interrogés, celui âgé de 27 ans: "Bobodouman, quand ça s'aggrave, l'intérieur du vagin sort à l'extérieur et ça déforme la démarche de la femme".

Le prolapsus utérin est banal dans les suites d'une grossesse et disparaît le plus souvent par la suite. Correspondant à un relâchement des muscles du périnée, il est fréquent chez la femme récemment ménopausée, la personne âgée, la femme ayant une modification récente de poids et chez la femme ayant eu des accouchements d'enfants hypertrophiques [Galaup (6)]. Il est particulièrement fréquent en Afrique du fait de la grande multiparité des femmes et des conditions difficiles dans lesquelles elles accouchent le plus souvent: absence d'épisiotomie, progression laborieuse de l'enfant.

Discussion

"Koko" et "bobodouman" sont deux vocables assez bien localisables géographiquement: employés par les populations côtières parlant les langues du

8 Elle fait allusion au coït vaginal en position ventre contre fesses.
9 "Mouso" signifie la femme en Dioula.

groupe ethnique Akan (Côte d'Ivoire et Ghana) mais reprises aussi par d'autres Africains qui vivent dans ces régions. Ils évoquent tous deux un désordre du corps -plus particulièrement du ventre- et une rupture de son bien-être.

On s'est gardé ici de donner de façon péremptoire des analogies avec des affections définies par la sémiologie médicale et la nosologie occidentales, mais rappelons seulement celles qu'ont fait spontanément certains Africains interrogés: hémorroïdes pour "koko", prolapsus utérin pour "bobodouman".

Mis à part cela, le sens interprétatif de ces deux vocables est apparemment flou, peut-être pour en permettre des utilisations qui satisferont chacune et chacun. Les explications données sont souvent polymorphes et certaines se contredisent parfois. Des femmes parlant en entretien de groupe ne sont pas toujours d'accord entre elles sur la signification donnée à l'une ou l'autre appellation. Dans nos demandes d'explications, on est confronté à un problème méthodologique plus généralement posé dans les études où le sens de termes vernaculaires est impliqué: le passage difficile du vernaculaire africain au "véhiculaire" occidental (notre langage) et l'interprétation "scientifique" qui en est faite. Le vernaculaire n'est pas simple ou simpliste et les locuteurs de vernaculaire ont souvent des difficultés à traduire tout ce que ce vernaculaire peut exprimer.

A l'inverse, on constate que l'utilisation du Français chez certaines femmes peu lettrées contient d'authentiques termes médicaux occidentaux, parfois prononcés différemment, tels que "hémorroïdes", "herpès", "cronique" (prononcé par une jeune femme prostituée d'origine burkinabé¹⁰) qu'elle emploie pour signifier: "qui s'est compliqué".

Tentons de résumer les choses.

- Le siège principal de "koko" et "bobodouman" est le ventre au sens large du terme, avec ses orifices de communication à l'extérieur: l'anus et les organes génitaux externes (toujours féminins).
- Les localisations les plus fréquentes: l'anus, les yeux pour "koko"; l'utérus ou le col utérin pour "bobodouman". Cependant, on peut trouver des interventions de topographie: une femme parle de "koko vaginal", une autre dit que "bobodouman" est un mal à l'anus. D'autres femmes confondent "koko" et "bobodouman".
- Les manifestations: une poussée, un déplacement.

Pour "koko", il s'agit d'une poussée de l'intérieur vers l'extérieur du corps ("c'est un truc qui sort"): des boutons d'abord, puis du sang par l'anus, les yeux

10 On a pu lire aussi cet "africanisme" dans les Chroniques de Moussa de l'hebdomaire Ivoire Dimanche, entre 1983 et 1991.

lorsque cela se complique. Ce mouvement serait à départ endogène, peut-être digestif.

Pour "bobodouman", c'est un mouvement de déplacement, avec, à l'origine plutôt une poussée vers l'intérieur du ventre qui modifie la position ou la conformation de l'organe en question : le "soulèvement" de l'utérus, le "renversement" des trompes de Fallope sont dus selon les femmes à quelque chose d'exogène : accouchement, avortement, intromission pénienne profonde ou violente qui touche le col et dont l'impact se répercute sur le corps utérin et le bassin, causant des douleurs.

- La complication directe est le prolapsus, anal ou génital. Indirectement, la complication majeure -le malheur originel, pourrait-on dire- serait la stérilité de la femme. Si on la comprend aisément pour "bobodouman" dont le siège est l'organe reproducteur de la femme, la relation de causalité est moins claire pour "koko"; d'autre part, il n'est jamais question explicitement de la stérilité de l'homme dans les paroles recueillies.

Avec les ébauches d'explications données par nos interlocutrices -dont certaines sont complexes, confuses ou mal comprises de nous¹¹, transparait une étroite correspondance des systèmes digestifs et reproducteurs et des notions d'interdépendance de ces systèmes, voire de coexistence conditionnelle.

"Si les gens disent que ça rend stérile, c'est parce que ça vient de l'intérieur. (...) ça est dans l'organisme. c'est ce qui fait que ça attache tout là-bas. Quand quelqu'un est constipé, il faut se poser beaucoup de questions, peut-être qu'il y a beaucoup de choses qui ne vont pas dans son organisme, dans son appareil génital, dedans et tout ça." (lycéenne déjà citée, à propos de "koko").

Une autre femme pensant que "koko" atteint aussi le vagin dit: "ça touche l'anus. Du côté de la femme, ça sort dans le vagin. En même temps ça monte."

Ordre et désordre

Présentons cette hypothèse de système explicatif. Dans "koko" et "bobodouman", la représentation du mal serait liée à une double conception du ventre: fonctionnelle, là où se font la digestion, l'acte sexuel, la circulation du sang et anatomique, selon la place, la forme et l'état de répletion des organes en question dans le ventre (utérus gravide, rectum plein par exemple).

Les consommations alimentaire et sexuelle feraient intervenir des voies de passage (utérus, rectum, les seuls identifiés à l'unanimité par les personnes inter-

¹¹ Peut-être rejoint-on là ce qui a été écrit plus haut, la difficulté de transposer le "vernaculaire" africain en langage occidental et cartésien.

rogées); des solides (aliments) et des fluides, qu'ils soient liquides (sécrétions sexuelles, sang) ou gazeux (air). Les étapes seraient les suivantes :

- intromission du sexe masculin dans le sexe féminin, d'aliments¹² dans la bouche

- circulation des aliments (ou des gaz) et des sécrétions sexuelles dans le ventre

- assimilation/imprégnation : digestion des aliments, fécondation

- évacuation : par l'anus de gaz et excréments; par les organes génitaux externes de sperme, sang menstruel (en cas de non fécondation)

Il y aurait un équilibre dynamique (entrées = sorties) et une harmonie statique, anatomique (entre les organes).

Un dysfonctionnement se traduirait par une rétention ou une débâcle : d'air (ballonnements/ flatulences), de matières fécales (constipation/diarrhée), de sang (.../"koko"), de sperme ("bobodouman"¹³/...); ou par un déplacement des organes ("bobodouman", "koko") qui occasionne des symptômes (douleurs, prolapsus); et pour finir, la rétention et la malposition utérine conduirait à sa perte de fonction.

A l'origine, un désordre dans l'alimentation ou le comportement sexuel: consommation d'aliments tabous ou en excès, actes sexuels transgressant des interdits (périodes du post-partum, des règles, de l'allaitement, sodomie). Par l'interdépendance des systèmes digestifs et sexuels, on comprendrait bien qu'un désordre alimentaire puisse provoquer des symptômes génitaux et vice versa. Ceci a déjà été noté dans la littérature ethnographique. Dans l'analyse d'un conte Senoufo mettant en scène une jeune fille mangeant un fruit cueilli dans la brousse, pétant et restant collée au rocher sur lequel elle était assise, les auteurs écrivent:

"Comme ce fruit, presque défendu, que la jeune fille cueille et mange lors d'une tâche domestique essentielle, et qui se mue bientôt en flatulence sonore et odorante, la génitalité désordonnée et clandestine risque de donner des "fruits secs", c'est-à-dire des enfants qui échapperont au cadre idéologique du matrilignage et qui viendront perturber ses stratégies d'alliance." (Boutin (7))

Cette hypothèse de système d'interdépendance dans le ventre expliquerait aussi la logique des purges préconisées chez les peuples côtiers comme traitement de la stérilité ou d'autres affections génitales ou comme abortif. Selon C. Ginoux-Pouyaud, "le recours au médicament indigénat (...) répond le plus

¹² De l'air peut s'introduire dans la bouche pendant l'apport d'aliments et la mastication.

¹³ D'après leurs enquêtes menées en Côte d'Ivoire, deux ethnologues définissent le "bobodouman" comme "une entité pathologique résultant de l'accumulation de sperme dans l'utérus et dont la rétention provoque douleurs et stérilité (...)" [Ginoux-Pouyaud & Haxaire (8)]

souvent à tout un système de fausses représentations du corps et des causes de son fonctionnement ou de son dysfonctionnement." [Ginoux-Pouyau (9)]. Des "fausses représentations" citées, nous parlerions plutôt de représentations qui ne correspondent pas aux normes anatomiques fonctionnelles découvertes et définies par l'Occident. L'auteur cite A. Walter, rapportant dans un article qu'une femme de l'archipel des Vanuatu (anc. Nouvelles Hébrides) pensait que l'enfant se développait dans la première portion intestinale du ventre de sa mère¹⁴.

Dans notre enquête, "koko" correspondrait aux hémorroïdes mais aussi à une MST ; "bobodouman" correspondrait à un mal de l'utérus mais aussi parfois à un mal de l'anus ou du périnée. Cette localisation double n'est pas le fruit d'un amalgame ou d'une assimilation (au sein d'une même entité anatomique, le ventre) entre les maladies du tube digestif et celles des organes génitaux. Il y aurait seulement interdépendance entre procréation et digestion.

Aussi, les femmes qui veulent "faire passer" une grossesse appliquent des produits dans le vagin, mais s'administrent aussi des traitements indigénats par purge rectale. Par expérience, les matrones qui préparent les traitements abortifs savent qu'ils agissent bien par voie rectale. Les peuples côtiers privilégient la voie rectale pour soigner tous types de maux :

"(...) tout ce qui concerne le ventre, ça passe par l'anus" (secrétaire déjà citée).

Conclusion

"J'ai vendu mon ventre pour mettre notre petit frère à l'école, j'ai vendu mon ventre pour remplir le ventre de tout le monde ici ..."

(une des protagonistes de "Joli cœur", court-métrage de H. Duparc, 1992, Côte d'Ivoire).

Le ventre est une partie du corps où coexistent les fonctions digestives et sexuelles ; c'est à la fois les organes génitaux, le tube digestif et là où se développe l'enfant. C'est donc une zone corporelle extrêmement sensible dans toutes les cultures sur laquelle se fixent des représentations symboliques et des plaintes somatiques.

Le sens de ces deux termes, source de préoccupation corporelle chez les Africains vivant en région côtière de Côte d'Ivoire et du Ghana nous éclaire sur les représentations anatomiques, fonctionnelles et nosologiques du ventre, des appareils génitaux et digestifs chez ces populations.

14 A. Walter, "Images corporelles à travers le vocabulaire anatomique des Surimarani (centre Pentecôte)". Bulletin de la Société des Océanistes, pp. 3-11.

Leur sens dépasse la simple correspondance avec notre sémiologie médicale occidentale et l'étude terminologique vernaculaire est toujours entravée d'un certain nombre de difficultés. De plus, la transmission orale de ces deux notions dans la population a sans doute entraîné des modifications, enrichissements ou appauvrissements, télescopages ou amalgames de sens, que des événements comme le sida ou la planification familiale ont pu accroître¹⁵.

Leur sens évoque une interdépendance digestive et sexuelle, animée par des systèmes d'opposition symboliques que F. Héritier-Augé avait parfaitement décrit chez les Samo du Burkina Faso [Héritier (10)]. Il évoque aussi un désordre social qui provoque rétention, sécheresse corporelle et la menace de l'infortune biologique et sociale qu'est la stérilité.

L'étude de ces dénominations peut être utile pour mieux comprendre et appréhender la vie génésique, reproductive et alimentaire des populations africaines.

Remerciements à Justine COFFI, Bernadette ODI, Geneviève ASSI, Louise BABE, Comfort DIXON et Amadou GUINDO.



ILLUSTRATION 2 : "Le lavement", peinture de Chéri Samba (Chéri Samba, courtesy IM Parras, Paris), 1989 (Zaïre)

15 Par un de ces télescopages, le sida pourrait confirmer involontairement aux yeux des Africains le lien entre systèmes digestif et génital par son mode de transmission tant énoncé (sexuel) et le symptôme qui lui est bien souvent attribué - à tort - (l'amaigrissement). une croyance populaire masculine répandue dans les premiers temps de l'épidémie de sida disait qu'il vaut mieux choisir comme partenaire sexuelle une femme "en forme" (corpulente) car on pensait qu'elle ne pouvait pas avoir le sida.



ILLUSTRATION 3 : Ba-Kongo (collection. Rasmussen, Paris).
Fétiche porte gri-gri (grandeur nature). Le gri-gri était logé dans la cavité abdominale et devait soigner les maux de ventre.

Bibliographie

- (1) Deniaud F., Deluz A., Doumbia D., Fampou-Toundji JC, Tiemele A., Msellati P. & Coulibaly IM. "Acceptabilité du préservatif féminin chez des femmes à Abidjan, Côte d'Ivoire" (FNUAP, PNLS, ORSTOM, Côte d'Ivoire et CNRS, Paris). Rapport général, décembre 1996.
- (2) Etienne P. "Les interdictions du mariage chez les Baoulés" (document de travail), Abidjan, ORSTOM, 1973.
- (3) Kanki B., Curtis V., Mertens T., Traoré E., Cousens S., Tall F., Diallo I. "Des croyances aux comportements: diarrhées et pratiques d'hygiène au Burkina Faso". *Cahiers Santé* 4: 359-66, 1994.
- (4) Deniaud F., "Capotes anglaises, "chaussettes" africaines : une monographie de la prévention du sida en Afrique". Thèse de Doctorat en Ethnologie, Université Paris-V, 1995.
- (5) Djimadji N., Odjinkem N., "Concepts et pratiques de santé à Abobo Sagbé", rapport, Institut africain pour le développement économique et social, Abidjan, 1992.
- (6) Galaup JC, Gautray JP. "Prolapsus utérin. Diagnostic et indications". *Le Concours médical*, 104; 4: 375-82, 1982.
- (7) Boutin P., Jamin J., "Le sexe accidenté. Deux ou trois contes de la savane Senoufo", *Objets et Mondes*, tome 17, fasc. 1, printemps 1977.
- (8) Ginoux-Pouyaud C., Haxaire C., "Sang tort et remèdes pour "gbasser" son gars", *Le sida en Afrique. Recherches en sciences de l'homme et de la société. ANRS-ORSTOM*, avril 1997, pp 33-42.
- (9) Ginoux-Pouyaud C., In F. Deniaud, C. Ginoux-Pouyaud, C. Haxaire & E. Vautrin-Soares: "Perceptions et pratiques de femmes et de jeunes en matière de prévention du sida en Côte d'Ivoire urbaine et rurale". Rapport final d'activités (Action incitative Sciences sociales et sida. ORSTOM-ANRS, 1994. pp. 25-50.
- (10) Héritier F., "Stérilité, aridité, sécheresse", In Augé M., Herzlich C. (Eds), *Le sens du mal*, Paris. Edition des archives contemporaines, 1983.